

7 août 1944 – Péguerez – Gouesnou

La commune de Gouesnou, située à quelques kilomètres de Brest, dispose d'un riche patrimoine d'édifices classés.

A l'instar de bien d'autres communes, Gouesnou a sa légende et ses traditions.

Mais Gouesnou a aussi une histoire particulière qui date de la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Il s'agit du massacre de 42 civils français, fusillés à Péguerez. Ce drame n'est pas seulement celui d'une commune alors peuplée de 1 500 habitants, il est aussi celui d'un département et d'une région qui ont payé un lourd tribut à la défense de la liberté, en ces sombres années du vingtième siècle.

Ce massacre a valeur de symbole. Le prix inestimable de la paix et de la vie.

Le souvenir de cette page tragique de notre histoire doit servir à rappeler à chacun d'entre nous tous les « 7 août 1944 » que les guerres engendrent.

Récit des événements

Le 7 août, on apprend que des colonnes de blindés américains défilent sans arrêt à Plabennec et se dirigent vers Bourg-Blanc et Plouvien.

Au clocher de Gouesnou, des allemands observent tous les mouvements de troupes. Huit parachutistes français, dans la région depuis quelques jours, s'appêtent à attaquer, tandis que les FFI traquent l'ennemi de toutes parts. Tout le bourg est en émoi : mitrailleuses et mitraillettes commencent à crépiter vers 13h30.

Les résistants locaux, rassurés par l'arrivée prochaine des Alliés, décident alors vers midi d'attaquer le clocher. Ils tuent un soldat et en blessent deux mais sont mis en échec par les Allemands qu'ils ne parviennent pas à déloger de l'église. Les Allemands sont très choqués par cette attaque de « terroristes » et décident de se venger.

L'ennemi demande alors du renfort et les troupes stationnées à Roc'h Glas foncent sur Gouesnou.

Ils font d'abord une halte à la ferme Phelep de Péguez où ils mettent le feu à la maison et aux tas de foin de paille.

Mr Phelep essaie de parlementer avec eux, mais il n'arrive pas à se faire entendre. Il demande alors à sa famille de quitter la maison où la fumée devient suffocante. Le Père Phelep s'enfuit mais les allemands à ses trousses l'abattent et dispose une grenade dans sa poche pour finir leur travail.

Mme Phelep et sa fille, Francine, sont tuées en sortant de la maison. Les autres enfants réussirent à s'enfuir. Pierre sera, cependant, rattrapé et tué.

Après ce carnage, les allemands prennent la route pour le bourg.

Ils font taire les dernières résistances qu'ils rencontrent, puis descendent jusqu'à l'école des sœurs pour voir s'ils n'y trouvent pas des terroristes.

Quittant l'école, ils ramassent hommes et femmes qu'ils trouvent sur la rue. La sœur infirmière (Sœur Paul) sort dans la rue et lève les bras pour demander d'approcher. On lui répond par un coup de fusil auquel elle échappe de justesse. Tous ont défense de sortir et de regarder. Un homme, Sébastien Le Ven, Père, se risque dans une fenêtre ; il reçoit une grenade en pleine figure et meurt sur le coup.

Les personnes capturés sont alors emmenées vers le village de Péguez où ils sont mitraillés et jetés en un tas. Il est aux environs de 18h, les sœurs, alors en prière, entendent très bien la fusillade...

Ver 19h30, une femme, Mme Donou, arrive chez les sœurs, énervées « Venez voir, dit-elle, il y a tous un tas... il y en a peut-être qui sont encore vivants... »

Sœur Paul et Sœur Hortense s'en vont immédiatement, malgré la canonnade et l'interdiction formelle à tout civil d'approcher. Elles réussissent quand même à se rapprocher et tentent de soigner une petite fille, Yvette Kerboul, et d'autres blessés... Puis un horrible spectacle s'offre à leurs yeux, tous les corps, hommes et femmes, jetés pêle-mêle sur un fumier. La plupart sont méconnaissable. Elles n'ont pas le droit d'y toucher.

Il y avait 42 en tout, dont 9 inconnus, des gens qui rentraient de leur travail, ignorant tout de ce qui pouvait se passer, ou qui fuyaient Brest.



On ne connaîtra jamais les raisons de cette rage sur ce petit village de Péguez...

Sur une population de 1 550 habitants en 1944, la commune de Gouesnou a eu 42 fusillés, 34 tués par faits de guerre, soit un total de 76 personnes.

Au 1^{er} juin 1945, le Conseil Municipal compte 80 maisons rasées et rayées par le contrôleur des contributions, sur les 279 maisons. Des villages et quartiers sont entièrement rasés

402 bêtes à cornes sont été tuées, soit 75 % du cheptel. 113 chevaux sur les 230 ont également été tués, sans compter les nombreux blessés.

La commune de Gouesnou a été officiellement classée « Commune Sinistrée » par un arrêté du Ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme daté du 27 février 1946.

Tous les ans, la population gouesnousienne et des anciens combattants commémorent le souvenir du massacre de Penguérec.



Rapport rédigé à la suite d'une enquête du SRPJ sur les crimes de guerre, daté du 28/10/1948 :

« Depuis le 1^{er} août 1944, 8 parachutistes français récemment parachutés stationnaient à Bourg-Blanc à 2km de Gouesnou. Au courant de l'été, était installé un poste d'observation allemand dans le clocher de l'église. Le 7 août, vers 15h, alors que les alliés approchaient, les paras vinrent trouver le maire pour lui dire qu'ils avaient reçu l'ordre d'attaquer le poste d'observation qui gênait les mouvements de troupe alliés. A ce moment, les Allemands avaient abandonné le village de Gouesnou. Seuls restaient en place ceux du poste d'observation. Sans laisser au maire le temps de réfléchir aux conséquences pouvant résulter sur la population, les paras ouvrirent le feu en direction du clocher avec leurs fusils. Comme il fallait s'y attendre, leur fusillade fut vaine, car les 3 ou 4 allemands, bien abrités ne risquaient pas d'être atteints. Les paras décident alors de déloger les Allemands en les attaquant de l'intérieur de l'église. Les occupants se défendent à coups de grenades. Au cours de l'opération, un para est tué. Tout ceci n'a duré qu'un quart d'heure environ. Bientôt alertés par les Allemands assaillis, des renforts arrivent de toutes les directions par camions. Avant d'attaquer les paras français avaient négligé de couper les fils téléphoniques ! Ecrasés par le nombre les paras durent battre en retraite. Rendus furieux, les Allemands se

livrent alors à des représailles sur la population. Ils fouillèrent presque toutes les maisons du bourg. Hommes femmes et enfants sont regroupés sous le porche de l'église à l'entrée du cimetière. Vers 16 heures, lorsque la fouille fut terminée les femmes et les enfants sont laissés sur place. Les hommes sont conduits bras levés vers le village de Penguérec par une dizaine de soldats allemands seulement pour toute escorte. En passant au lieu-dit « Le moulin neuf », le groupe s'arrêta sur ordre des allemands et ceux-ci prirent en charge sept autres civils français qui y avaient été conduits par d'autres allemands. Des passants réfugiés de Brest croit-on, avaient grossi le convoi en cours de route. Vers 18 h une violente fusillade éclata. Le son venait de la direction de Penguérec. Ce n'est que vers 20 h que les civils français purent se rendre sur les lieux. Ils constatèrent que dans la cour de la ferme Phelep, près du tas de fumier gisaient une quarantaine de cadavres affreusement mutilés. D'autre part, pendant que certains militaires allemands procédaient à des arrestations au bourg de Gouesnou, d'autres arrivant en direction de Lambézellec se livraient à un véritable carnage au village de Penguérec attaquant les habitants à coups de grenades et de rafales de mitraillettes. Les époux Phelep périrent ainsi que leur fils Pierre et leur fille Francine. Le feu était mis à la ferme. Ainsi qu'à celle de Mr Simon. Tandis que se déroulait ce carnage, deux soldats allemands faisant preuve d'humanité survinrent et s'opposèrent aux gestes meurtriers de leurs camarades. Ils profitèrent de la nuit pour transporter les blessés en lieu sûr. Il est établi que les militaires qui se rendirent coupables du massacre de Penguérec appartenaient à l'Infanterie de Marine : uniforme vert avec écusson portant une ancre de marine de couleur jaune. Ces tragiques événements se traduisent par l'exécution de 42 civils français, dont 9 inconnus.

Quelques témoignages

Témoignage du maire, Yves Lamour, 69 ans : « Resté seul au milieu de la place de Gouesnou et pressentant qu'un malheur allait arriver je priais mes concitoyens restés à leur fenêtre par curiosité de se retirer et de fermer leurs portes, tandis que moi-même je m'abritais dans une maison voisine (...) Il n'y eut aucun témoin oculaire de l'exécution. Je sais cependant que des militaires du poste de projecteur de Penguérec y ont participé car je les ai vus en action. Ceux de la batterie de « Roch Glaz » s'y trouvaient aussi. Le responsable serait un lieutenant Muller qui avait autorité sur toutes les formations du secteur de Gouesnou. »

Autre témoignage, celui de Marie-Anne Le Ven, en religion Sœur Paule, 46 ans, infirmière : « Arrivée à Penguérec j'ai constaté qu'un grand nombre de cadavres humains gisaient dans la cour des époux Phelep à proximité du fumier. Les cadavres étaient encore chauds et ils étaient entassés pèle mèle. Ils constituaient un tas d'un mètre de hauteur environ. Je me suis assurée qu'il n'y avait pas de blessés parmi les victimes, pour ce faire j'ai dû déplacer les corps. Toutes étaient

mortes et portaient d'affreuses blessures, certaines étaient même décapitées, d'autres avaient les membres branlants qui ne tenaient plus que par leurs vêtements, bref en général les cadavres portaient des blessures qui témoignaient que les Allemands s'étaient acharnés sur leurs victimes. A mon avis ces blessures avaient été occasionnées par des grenades (...) Le lendemain j'ai essayé de rejoindre mes blessés mais cela me fut impossible car malgré ma tenue de religieuse et le brassard de la Croix-Rouge que je portais au bras, j'ai essuyé des coups de feu. Dans ces conditions j'ai du renoncer à ma tâche. Ceci explique l'état de fièvre dans lequel se trouvait Gouesnou à cette époque. »

Yvette Phelep, 19 ans, institutrice à Guipavas : « Le 7 août vers 16 h je me trouvais avec mes parents à proximité d'un abri situé à coté de notre ferme au lieu-dit Penguérec en Gouesnou lorsque des militaires allemands que je ne connaissais pas s'approchèrent de nous et lancèrent des grenades au hasard sur notre maison et les divers bâtiments de la ferme. Mon père, ma mère, mon frère et l'une de mes sœurs qui se trouvaient à mes cotés furent atteints par les éclats et blessés grièvement puisqu'ils ne devaient pas survivre à leurs blessures. Moins atteint cependant, mon père réussit à s'enfuir à travers champs. Un sergent allemand le rejoignit bientôt et l'abattit à l'aide d'une grenade. Constatant que cette fois mon père était bien mort, ce militaire lui mit une grenade dans la poche. J'ignore pour quelle raison tous les Allemands qui se rendirent coupables de ces faits étaient complètement furieux. »

Charles Kerboul 48 ans, ouvrier à l'arsenal de Brest, est alors réfugié à Penguérec chez son beau-frère de la ferme Simon : « Un camion rempli de soldats allemands venant de Lambézellec. Arrivé à la hauteur de la ferme de Phelep le camion a stoppé et les soldats en sont descendus. Quelques instants plus tard ils ont tué un sujet algérien qui était prisonnier depuis le matin et laissé là. Ces soldats mirent ensuite le feu. Mes deux filles se trouvaient chez M. Phelep. Les Allemands se mirent à lancer des grenades sur la ferme. Ma fille Marie fut tuée sur le coup tandis que la petite Yvette âgée de 12 ans était gravement blessée. Elle put néanmoins malgré ses souffrances se traîner jusqu'à l'endroit où je me trouvais. Je la pris aussitôt dans mes bras pour la transporter jusqu'à la maison mais un allemand en arme m'ordonna d'abandonner ma fille sur le champ. Malgré ses menaces je n'ai pas exécuté ses ordres et ai continué mon chemin. D'autres soldats se trouvaient à proximité et pendant que cette scène se déroulait, l'un d'eux se détacha du groupe en intervenant en ma faveur. Il me donna des pansements et m'aida à prodiguer les premiers soins à ma fille. Un peu plus tard, sur ordre des allemands, j'étais contraint de me rendre avec ma famille et deux des enfants Phelep dans un champ à proximité. Il nous fut donné l'ordre de nous allonger tous à terre le long d'un talus et de rester dans cette position jusqu'à 20 h. Durant notre présence dans ce champ, vers 16 ou 18 h me semble-t-il, nous avons entendus le bruit des

rafales de mitraillettes. Nous n'avons pu voir ce qui se passait. En quittant le champ vers 20 h nous avons constaté avec effroi qu'un monceau de cadavres se trouvait en bordure de la route de la ferme Phelep.»

Autre rapport, rédigé cette fois par le secrétaire de marie de Gouesnou en 1944 : « A 9h30 le 7 août une auto de la Croix-Rouge française annonce l'arrivée des Américains qui seraient déjà à 2km au delà de Plabennec. Tous les gens de Gouesnou s'apprêtent à pavoiser. Philippe Fredour, notre chef de groupe qui était en rapport avec une section de parachutistes français (8 hommes) arrivés la veille prévient cette section que 5 allemands ont établi un poste d'observation dans le clocher. A 13h30 le lieutenant décide de supprimer le poste d'observation. Les Allemands amènent du renfort. Les paras se replient et attaquent un convoi allemand de charrettes contenant une vingtaine de soldats africains qui passaient sous escorte allemande. Un mort allemand laissé sur le terrain. Vers 14h30, après cette attaque tous les civils passant à Vourch-Coz en Gouesnou sont arrêtés par les Allemands par mesure de protection. Entre temps les soldats africains libérés du convoi allemand emportant des armes, se dirigent sur Brest par la ligne de chemin de fer. Ces soldats passent sûrement Penguérec vers les 15 h et sont ensuite faits prisonniers à nouveau à Kergroas en Gouesnou. Ces soldats ont-ils tiré en passant à Penguérec ? Se sont-ils accrochés aux allemands du projecteur en passant à Penguérec ? Tout laisse à supposer qu'il y a eu des tirs. Ces allemands étaient très énervés. Croyant avoir été victimes de « terroristes » et ne comprenant rien, ces boches sans nom, se ruent sur la ferme Phelep. »

<http://www.39-45.org/viewtopic.php?f=37&t=24753>





En ce lieu
le 7 Août 1944
42 otages trouvèrent la mort,
victimes innocentes
d'une répression aveugle.
Que leur souvenir demeure
à jamais dans nos mémoires.